



## LE DEPART DE L'ANNÉE

Qui donc êtes-vous, ô pâle fantôme ?  
—Je suis le vieil an.  
Où fuyez-vous donc ? —Je vais au royaume  
Du profond néant.

Que portez-vous, là, sous les replis vastes  
Du manteau royal ?  
—Les jours de bonheur et les jours néfastes,  
Le bien et le mal.

Ma tâche ici-bas étant terminée  
Je vais mon chemin.  
Tournez vos regards vers la jeune année  
Qui vous tend la main.

Mais souvenez-vous qu'à la fin des âges  
Nous viendrons encor,  
Au trône de Dieu, par nos témoignages,  
Fixer votre sort.

MME DUVAL-THIBAUT.

New-York, 29 décembre 1891.

## LES ROIS MAGES

## LÉGENDE

Cette légende a été écrite en latin au quatorzième siècle, traduite en allemand vers la fin du même siècle, imprimée à Strasbourg en 1488, réimprimée à Francfort en 1842, au bénéfice de la cathédrale ; nous donnons la traduction de Xavier Marmier de l'Académie française publiée en son livre la *Maison*.

Une prédiction qui annonçait l'apparition d'une étoile dans la terre d'Israël ayant été proclamée par un prophète païen, les païens eux-mêmes étaient intéressés à son accomplissement. Une tour fut construite sur une montagne de la Judée, douze astronomes observaient nuit et jour le firmament. Quand le temps fut venu, on vit s'élever à l'Est une étoile brillante qui répandit sur toute la contrée une lumière aussi éclatante que celle du soleil. L'étoile présentait dans ses rayons la forme d'une croix et d'un petit enfant. Il en sortit une voix qui disait : "Aujourd'hui est né un roi en Judée." Cette étoile fut vue de la Judée entière, et le peuple se réjouit, et l'on ne douta pas que ce ne fût celle qui avait été annoncée par Balaam.

L'Inde était divisée en trois régions séparées l'une de l'autre par de hautes montagnes. La première était l'Arabie dont le sol est tout rouge par la quantité d'or qu'il renferme ; Melchior en était le roi ; la seconde, gouvernée par Balthazar, était la Gadolie, une des parties du royaume de Saba où l'encens coule de tous les arbres ; la troisième, soumise au sceptre de Gaspard, était l'Inde renfermant le royaume de Tharsie, où il y a tant de myrrhe, que lorsqu'on passe le long des buissons elle s'attache aux vêtements. Mais comme les souverains de ces trois contrées se distinguèrent particulièrement par les dons qu'ils apportaient, l'Écriture leur donne seulement le titre de roi de Tharsis, d'Arabie et de Saba.

Chacun d'eux avait vu l'étoile et s'était décidé à la suivre, mais sans faire part de sa résolution à ses voisins. Ils se mirent en marche avec une suite nombreuse, et pour eux disparurent tous les obstacles d'un long chemin coupé par des montagnes, traversé par des rivières. Ils ne buvaient ni ne mangeaient non plus que leurs gens ni leur chevaux, et n'éprouvaient nul besoin de nourriture et de sommeil. Ils allaient sans s'arrêter dans la direction de l'étoile, et ils ne mirent que treize jours à faire un trajet qu'ils ne purent, à leur retour, accomplir en moins de deux ans. Si quelqu'un, dit le petit livre auquel nous empruntons ces détails, doute de ces faits, qu'il lise le passage du prophète Daniel où il est raconté que Habacuc fut enlevé par les cheveux et transporté en une heure de Jérusalem à Babylone.

Mais lorsque les nobles voyageurs furent arrivés à deux milles de Jérusalem, l'étoile disparut sous une brume épaisse. Chacun d'eux s'arrêta : Melchior sur le mont Calvaire, Balthazar sur le mont des Oliviers, et Gaspard entre les deux. Quand le brouillard s'éclaircit, ils furent surpris de se voir là tous les trois. Ils découvrirent alors qu'ils avaient obéi au même message, s'embrassèrent avec joie et se dirigèrent ensemble vers Jérusalem.

Leurs troupes réunies étaient si nombreuses, qu'on eût dit une armée qui venait assiéger la ville. Les habitants de Jérusalem et Hérode furent dans une grande inquiétude. Les souverains étrangers s'enquirent près de lui de ce rois des Juifs dont ils avaient vu, dans leur pays, s'élever l'étoile qui devait les conduire à Bethléem. L'étoile se montra de nouveau devant eux et s'arrêta sur une chétive cabane. Dans cette cabane était l'Enfant Jésus, âgé de treize jours, avec Marie qui était grande, brune et vêtue d'une simple robe bleue. Mais les trois voyageurs étaient splendidement habillés et amenaient avec eux de riches trésors, car tout ce qu'Alexandre le Grand avait laissé à sa mort, tout ce que la reine de Saba avait donné à Salomon, tout ce que Salomon avait amassé dans son temple, les trois rois l'avaient reçu de ceux qui avaient pillé le temple de Jérusalem, et ils apportaient ces nombreuses richesses. Quand ils entrèrent dans la cabane, elle était inondée d'une lumière qui les éblouit tellement, qu'ils ressortirent tout troublés. Chacun d'eux alors offrit la première chose qui lui tomba sous la main et oublia les autres présents. Melchior offrit trente pièces d'or ; Balthazar de l'encens ; Gaspard de la myrrhe. Ils perdirent le souvenir de ce que la Vierge leur avait dit et se rappelèrent seulement qu'ils s'étaient prosternés devant l'Enfant en s'écriant : "Que Dieu soit loué !"

Leurs offrandes ont eu cependant une importance historique, notamment les pièces d'or qui figurent dans plusieurs transactions mentionnées par l'Écriture sainte. Le père Abraham les avait frappées, puis les avait données à Macphellah, le roi d'Égypte. Celui-ci les avait léguées à Putiphar, qui en fit présent à Joseph pour ses frères, lesquels plus tard les lui remirent pour payer le grain qu'ils avaient acheté. Joseph les donna à la reine de Saba, pour l'embaumement du corps de son père et la reine les avait apportées à Salomon. De Jérusalem elles étaient revenues entre les mains de Melchior, qui maintenant les offrait à Bethléem. Quand la sainte Famille s'enfuit en Égypte, la Vierge enveloppa l'or, l'encens, la myrrhe dans un linge qu'elle perdit en route. Un berger le trouva et le conserva jusqu'au temps où Jésus faisait des miracles en Judée. Affligé d'une infirmité, il vint à Jérusalem où Jésus, le guérit. Dans sa reconnaissance il voulut lui donner le trésor qu'il possédait ; mais le Seigneur lui dit de le déposer comme une offrande sur l'autel. Le lévite brûla l'encens, et une partie de la myrrhe fut employée à faire l'amer breuvage que Notre Seigneur but sur la croix ; le reste servit à embaumer son corps. Les trente pièces d'or devinrent le prix de la trahison de Judas, qui, dans ses remords, les jeta aux pieds du grand-prêtre. Quinze de ces pièces payèrent les soldats qui gardaient le saint sépulcre ; avec les quinze autres, on acheta un champ pour ensevelir les pauvres pèlerins.

Mais revenons aux rois mages. Après avoir fait leurs offrandes, ils mangèrent et se reposèrent, puis s'en retournèrent par le chemin direct, vers leurs contrées où, malgré leur célérité, ils n'arrivèrent qu'en deux ans. Ils racontèrent alors à leurs peuples ce qu'ils avaient vu, les miracles que Dieu avait faits, et partout on érigea l'image d'une étoile avec une croix et un enfant. Lorsque saint Thomas, l'apôtre, se rendit aux Indes pour prêcher l'Évangile, il fut surpris de voir ces symboles et voulut en connaître l'origine. Les prêtres païens lui racontèrent le voyage des trois rois, ce qui réjouit saint Thomas, car il avait entendu parler de ces grands pèlerins auxquels les observations des douze astrologues avaient fait donner le nom de mages. Il se signala par plusieurs miracles et sa réputation se répandit dans les trois régions de l'Inde.

Les trois rois étaient alors vieux et infirmes ;

mais en entendant prononcer si souvent le nom de saint Thomas, ils voulurent le voir. De nouveau ils se mirent en route le même jour, sans s'être communiqué l'un à l'autre leur résolution, et arrivèrent près de l'apôtre en même temps. Saint Thomas les baptisa, puis les éleva à la prêtrise. Ils construisirent une grande ville, vécurent ensemble dans une union fraternelle et prêchèrent pendant deux ans l'Évangile. Melchior mourut et fut enseveli dans un magnifique tombeau. Balthazar mourut ensuite et fut mis dans le même sépulcre. Gaspard bientôt après rendit le dernier soupir, et lorsqu'on transporta son corps près de ceux de ses compagnons, l'un et l'autre se retirèrent chacun d'un côté pour lui faire place entre eux. Plusieurs miracles glorifièrent ce tombeau. Cependant les peuples de ces contrées s'écartèrent de la vraie voie et tombèrent dans de malheureuses hérésies, puis chaque nation voulut reprendre le corps de son roi.

L'impératrice Hélène, après avoir trouvé la vraie croix avec ses quatre clous, les langes de l'Enfant Jésus et la robe bleue de la Vierge, résolut de chercher les reliques des trois rois. Elle partit pour l'Inde et après de nombreuses difficultés parvint à les découvrir. Elle eut surtout beaucoup de peine à obtenir celles de Gaspard qui étaient au milieu d'une méchante race d'héritiques. Lorsque enfin ces ossements eurent été placés dans une même châsse, il s'en exhala une odeur délicieuse qui prouvait, non seulement la pureté des corps, mais le plaisir que les trois rois éprouvaient à être réunis.

Hélène les emporta à Constantinople où ils furent provisoirement honorés dans l'église de Sainte Sophie. Abandonnés sous le règne de Julien l'apostat, ils furent de nouveau invoqués sous le règne de son successeur, puis donnés à Lustrigius, évêque de Milan, Grec de naissance, qui avait rendu de grands services à l'Église grecque.

Frédéric Barberousse les enleva à Milan et les donna à Cologne. Ils furent d'abord placés dans la vieille église de l'évêque Hildebold. Ils furent ensuite portés dans la cathédrale fondée par Conrad de Hochstaden. A présent encore c'est là qu'ils reposent.

## LES SOULIERS BLANCS

Elle est jeune : quinze ans à peine. Elle a la passion de la danse,—mais la passion !

Elle danse avant de se coucher, quand elle a bien fermé la porte. Les jours de congé, elle danse avec une chaise et sans musique. Elle danserait au couvent, mais on ne veut pas :—alors, la nuit, elle rêve de danser. Le danseur lui importe peu, et même l'air : c'est la danse qu'il lui faut, la danse toute simple, l'ivresse du tournoiement, le plaisir de suivre ce rythme, de se fondre en lui.

Elle danserait jusqu'à en mourir. Morte, elle espère bien danser encore

Chacun se fait, à son image, son idée du Paradis. Elle a pris sa mère à part :

—Dis-donc, maman, quand je mourrai...

La mère a voulu plaisanter,—mais la fillette était sérieuse, presque suppliante :

—Oui, quand je mourrai, maman, tu me mettras mes souliers blancs,—que j'aie danser tout de suite !

Charles Tudesq

Paris, 1891.

Les doreurs meurent de faim comme les autres, malgré qu'en dise le proverbe : "Qui dore dine."

Notes d'album : "Dieu s'est toujours repenti d'avoir fait l'homme, mais jamais d'avoir créé la femme."—UNE FEMME.

"Cependant, après avoir créé la femme il s'arrêta de peur de faire plus mal."—UN HOMME.